

Et maintenant il courait, se demandant si cette idée n'avait pas été une folie depuis le début, et si les conséquences, vu la tournure que venaient de prendre les événements, ne seraient pas pires que celles qui lui avaient valu de se retrouver ballotté, à peine une demi-heure plus tôt, dans ce fourgon tôle. Etre injustement soupçonné de meurtre, pour se retrouver tout à fait justement accusé de complicité de meurtre, le jeu en valait-il la chandelle ? Serge pensa que l'avenir se chargerait de répondre pour lui. Une chose était certaine : sa vie avait basculé une première fois, quelques mois auparavant. Dans la mauvaise direction Elle venait encore de basculer, et dans une direction qui semblait pire.

Ils couraient tous les deux. Enchaînés l'un à l'autre. Tous les cinq ou six pas la présence encombrante de Loulou lui était rappelée par une douleur au poignet gauche, quand la foulée élastique qui cherchait à l'éloigner de son compagnon avait pour conséquence de lui cisailer les chairs et de le faire ralentir d'instinct. Loulou soufflait de plus en plus, depuis dix minutes qu'ils couraient, et diminuait insensiblement l'allure. « Pas étonnant avec la quantité de Gitanes mais qu'il s'envoie quotidiennement dans les bronches », songea Serge. Il y avait la cigarette, certainement, dans l'absence évidente d'aisance physique de son compagnon d'évasion. Et très certainement aussi les six années de centrale qui l'avaient cueilli juste à la trentaine et qui, pas plus de vingt minutes plus tôt, s'étaient brutalement terminées, au moins provisoirement, par une libération imprévue et une course essoufflée dans les champs, derrière cette drôle de petite bonne femme qui visiblement n'avait pas froid aux yeux.

Elle courait devant eux. Des bouffées de larmes lui brouillaient périodiquement la vue tandis que des visions de catastrophe lui défilaient dans la tête. Ils étaient sûrement morts. Tous les deux. Morts là-bas. Tout était fini pour elle. Elle avait pris des risques insensés pour retrouver l'amour de sa vie, elle avait pendant des mois cherché le moyen de lui rendre sa liberté, et maintenant qu'il était libre, c'est elle qui allait perdre la sienne. Perdre sa liberté, avant que de perdre la vie. Elle repensa à cet article de *l'Ouest-Eclair* qu'elle avait lu distraitemment l'an dernier, quand *l'égorgeur de Bréhac*, condamné à la peine capitale, était monté sur l'échafaud. L'article, sur un ton à la fois moraliste et racoleur, décrivait tout. Le dernier matin blême, la chemise découpée sur les épaules et les cheveux coupés court, la cour de la prison et la lame luisante, le choc métallique et le sang qui gicle. Et la tête qui roule...

Un jour ce sera son tour. Son sang giclera, sa tête roulera... Ses larmes redoublèrent. Puis plus rien.

- Margot, Margot, tu n'as rien ? Réponds, bon sang !

Elle ouvrit les yeux. Il était penché sur elle, et comme il essayait de l'entourer de ses deux bras, elle voyait l'autre, entraîné mécaniquement par les menottes, obligé de se pencher lui aussi vers elle.

- Tout va bien, Serge, tout va bien, je crois que je n'ai pas vu la branche basse, là, quand je suis passée sous l'arbre.

Elle se tâta le front, et d'un bond elle était debout :

- Je crois même que je me suis fait une jolie bosse. Allez vite, ce n'est pas le moment de s'apitoyer, il faut repartir, le temps presse.

Elle les dévisagea avec un sourire contraint :

- Courage les gars, encore une demi lieue et finie la course à pied !

Serge voulut arrêter son regard, mais elle était déjà repartie dans le sous-bois, sa robe bleue faisant une tache de couleur facile à suivre dans cet océan de verts aux multiples intensités. « Au moins maintenant nous sommes à couvert », pensa Serge avec soulagement. Depuis la fuite hors du fourgon, il avait fallu en effet suivre la route pendant plusieurs centaines de mètres, puis prendre à travers champs le long de talus fleuris. Heureusement que l'on était début août. La luzerne et le blé étaient au plus haut, et sous réserve de progresser courbés en deux, on pouvait espérer échapper aux regards. Par précaution Margot ouvrait le chemin en éclaireuse, mais il était toujours possible qu'un paysan, dans un champ éloigné, n'ait rien perdu de leur manège. Voilà pourquoi le sous-bois dans lequel ils venaient de pénétrer était une bonne nouvelle. Il était dense, et l'abri des frondaisons leur offrait momentanément un peu de sécurité, rendant leur progression plus confortable.

Le souffle de Loulou se faisait de plus en plus court, et il fallut s'arrêter quelques minutes. Tandis que les deux prisonniers s'essuyaient le front, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche, Margot rageait intérieurement. Elle se mordit le pouce, comme chaque fois qu'une contrariété l'envahissait. Elle avait tout préparé minutieusement, elle avait pensé aux moindres détails, elle avait envisagé

toutes les variables possibles... Sauf le fait qu'ils seraient menottés l'un à l'autre ! Et Rajon qui ne lui en avait rien dit, cet incapable. C'était pourtant la seule explication au fait que l'équipage du fourgon n'était constitué que de deux gendarmes. Elle s'en voulait d'autant plus qu'elle avait pensé aux cisailles, avant de les écarter comme une éventualité inutile. Quant à en trouver une paire obligeamment déposée sur le bord du chemin, entre blé et luzerne, il ne fallait pas vraiment y compter.

Loulou se calmait un peu. Il extirpa une cigarette jaune pâle d'un paquet froissé. Serge l'arrêta d'un geste en mimant une quinte de toux. L'autre obtempéra. Margot détailla le compagnon de Serge à la dérobée. Déjà elle sentait qu'elle ne l'aimerait pas. Elle avait tellement imaginé le moment où elle retrouverait son amant, libre, elle avait tellement déroulé dans ses pensées comment Serge la serrerait dans ses bras. Elle avait même osé rêver qu'il la prendrait peut-être, là tout de suite, contre un arbre. Comme une *filles perdue*. Elle avait prévu de mettre dans ces retrouvailles tout ce qu'elle possédait de douceur et de tendresse, aussi la présence de ce gros type à la peau grasse et aux sourcils touffus lui était-elle proprement insupportable. Elle regarda Serge, croisa son regard un court instant. Il détourna la tête, gêné. Lui non plus, ce n'était pas ce qu'il avait imaginé.

- Allez, ça suffit, on repart !

Elle fut étonnée du ton autoritaire qu'elle avait pris, et qui visiblement n'avait pas plu au gros type. Mais il n'avait pas le choix, et ils reprirent leur progression dans ce qui était devenu maintenant une forêt sombre et fraîche. Ils pouvaient marcher sans se cacher. Serge voyait Margot de dos, se remplissait les yeux de sa petite silhouette claire, avec ses cheveux châtons ramenés en chignon et ses hanches fines, dont il se souvenait si bien, quand il la courbait sous lui et qu'elle gémissait avec des petits cris dont le souvenir lui donnait des frissons. Elle restait silencieuse, à son grand étonnement. Il ne la reconnaissait pas. Sans doute l'angoisse du moment. Elle avait toujours été si gaie, si bavarde, toujours prête à s'extasier du moindre événement, d'une couleur du ciel, d'un bruit d'oiseau, de tout ce qui mettait un brin de vie dans la vie. Au bout d'une bonne demi-heure une clairière apparut, avec une maison de garde forestier un peu en retrait. Alors seulement elle s'anima :

- On y est, Serge, on y est !

De la voir soudain toute gaie le porta avec enthousiasme vers elle, mais la douleur provoquée par le bracelet métallique le renvoya à la présence de son encombrant compagnon. Il questionna :

- Tu as réussi à l'amener jusqu'ici ?

Margot retrouva enfin le sourire éclatant qu'il lui connaissait si bien :

- Ben tiens ! Tu te rappelles, au Trez-Hir, quand tu m'as installée au volant ? Après seulement trois aller-retour le long de la plage, tu m'as dit que j'étais très douée...

Il y avait un banc de pierre devant la maison du garde. Elle passa la main entre le mur et le banc, ramena une clé, tandis qu'il continuait la phrase qu'elle avait laissé en suspens :

- ... Et le lendemain nous sommes allés à la Pointe St Mathieu. Là, c'est toi qui sans ménagements m'as poussé côté passager. Tu as pris le volant d'autorité, et j'ai eu un peu peur jusqu'au Conquet. Car il y a eu quelques sacrées embardées, hein ? Mais très vite les vitesses n'ont plus accroché. Arrivés sur Brignogan, je crois que tu savais conduire !

- Cela paraît si loin... Je n'aurais jamais cru que cela me serait si utile, à peine quelques mois plus tard...

Elle se figea soudain, prenant à nouveau conscience de la présence de l'autre :

- Vite, allons la voir. Car tu sais comme moi ce qu'on trouvera dans son coffre à outils... Des cisailles...

Ils contournèrent la maisonnette, derrière laquelle se dressait une espèce de grange en bois. Serge suivit Margot jusqu'à la massive porte coulissante et, traînant littéralement Loulou au bout de son bras, l'aida à la manœuvrer juste ce qu'il fallait pour se glisser à l'intérieur. Il observa Margot qui allait droit au tas de paille occupant tout un côté de la grange, et qui se mettait à fouiller avec précipitation. Le bruit de ses doigts rendit soudain un son métallique, puis ceux-ci mirent à jour en un rien de temps une surface sombre et brillante. Alors Margot, le sourire radieux, fit virevolter des brins de paille de ses deux mains, jusqu'à ce que les portières de la Delage apparaissent, devant les yeux ébahis de Loulou. Serge grimpa sur le marchepied, rempli d'une joie enfantine, puis, dans un geste qui semblait effacer tous les tracassés, caressa le long capot noir.

- Margot, je ne te croyais pas ! Tu as réussi à l'amener jusqu'ici !

Elle avait oublié la présence de l'autre, et retrouvé leur complicité :

- Cela n'a quand même pas été sans mal ! Tu te rends compte, plus de cent cinquante kilomètres, seule au volant...

Déjà, le haut du corps penché en avant, elle essayait d'avoir accès au coffre de l'automobile endormie. Devant Loulou, Serge fut gêné du spectacle presque impudique de ses jambes aux mollets saillants et de sa croupe tendue et mouvante. Puis elle disparut à moitié sous le foin, fit entendre quelques bruits métalliques, et réapparut triomphante, une paire de cisailles de mécano à la main :

- Vite, donnez-moi votre poignet...

Et s'adressant à Serge – et seulement à Serge :

- Puis on dégage de là. Dans quelques heures nous serons à Erquy.

Encore un petit bourg aux maisons basses, tellement anonyme et semblable à ceux qu'ils avaient déjà traversé. Comme à l'accoutumée, Serge négocia le virage de sortie à toute allure. « Erquy : 13 km », était-il indiqué sur la borne Michelin.

- Doucement, Serge, on a le temps !
- Je sais. Mais c'est plus fort que moi. Plus je mets de distance avec tout cela, plus je me sens revivre. Si tu savais, la prison...

Il inspira lentement, et il sembla à Margot qu'il ne regardait plus la route, mais quelque chose de lointain, situé quelque part au fond de lui-même :

- La prison, c'est très dur.

La voix de Loulou s'invita dans leur conversation :

- C'est sûr. Quoique huit mois de préventive, c'est pas le bout du monde... Qu'est-ce que je pourrais dire, moi qui viens de tirer presque sept ans ?

Mais c'était une remarque, à la fois sarcastique et désabusée, qui n'appelait pas de réponse. D'ailleurs, Serge ne releva pas et poursuivit :

- Ton patron pêcheur, on peut lui faire confiance ?

Margot fit avec le pouce et l'index le geste bien connu de palper des billets de banque :

- Sa confiance semble exactement proportionnelle à la valeur des liasses que je lui ai déjà données... C'est Rajon qui l'a contacté, et j'ai confiance en Rajon.
- Mieux vaut que tu aies confiance, effectivement, puisque l'on dépend complètement de lui... En tout cas c'est une bonne idée. Pendant qu'ils vont nous chercher dans les terres tout autour de Guingamp, nous, on sera déjà au large...
- Oh, ne te fais pas trop d'illusions, ils surveillent aussi les ports, dans ces cas-là. Simplement le temps joue pour nous. La vitesse de la Delage aussi. Nous embarquerons d'une plage déserte. Le risque est minimum.
- Et ton caseyeur va suivre la côte jusqu'à Brest ? J'espère qu'il va faire beau temps, il y en a pour un moment ...
- Oui, d'autant plus qu'il est prévu d'y aller par petites étapes. Le temps que les recherches faiblissent un peu.

La voix de Loulou s'invita à nouveau, et l'on sentait son ironie :

- Les recherches, faiblir ? Je peux vous dire que s'il y a des morts là-bas sur la route, ça ne faiblira pas de sitôt, les recherches. Et que ce soit sur terre ou sur mer, on sera mal à un moment ou un autre...

Sentant un malaise grandir, Margot enchaîna :

- Le patron est un habitué de ce genre de coups. Rajon m'a dit que la pêche aux homards et aux crabes n'était là que pour cacher tant bien que mal l'essentiel. Des trafics en tous genres...

L'œil de Loulou s'alluma :

- Ah oui ? Et on peut savoir de quel genre il s'agit ?
- Cigarettes américaines, je crois. Avec Jersey. La gnole, aussi, mais dans l'autre sens. Pour que le bateau soit toujours plein. Donc, préparez-vous à plusieurs jours de mer.

Loulou commençait à être vraiment intéressé. A vrai dire, ce petit bout de femme qui au début l'agaçait prodigieusement, même s'il lui devait sa liberté – ou peut-être parce qu'il lui devait sa liberté ? – l'intriguait. Elle n'avait pas froid aux yeux, et sa façon de dire les choses lui plaisait. Dans une association, elle pourrait être utile. Car il était temps d'envisager comment gagner de quoi survivre en attendant des jours meilleurs – et moins d'enthousiasme de la part de la maréchaussée. Il montra qu'il se préoccupait de la suite des événements :

- Et pour la nuit ?

- Mouillages forains, c'est ce qu'il y a de plus sûr.
- Mouillages quoi ?
- Mouillages forains. Un terme de mer pour dire qu'on s'abrite en dehors d'un port, le bateau immobilisé uniquement sur son ancre. Ce qui permettra de dormir sur les plages. A cette saison, ce ne sera pas désagréable.

Margot, satisfaite d'avoir déroulé méthodiquement devant ses compagnons les heures et les jours qui les attendaient, mit la main sur la cuisse de Serge qui conduisait. Elle sentit les muscles jouer sous sa paume, eut soudain la vision de leurs joutes amoureuses passées, se reprit :

- Dix-huit heures à peine... On sera sur place bien avant la nuit. Les horaires ont été respectés. Comme prévu. Tout s'est passé comme prévu...

Elle serra convulsivement la cuisse de l'homme, pensant soudain aux uniformes allongés sans connaissance sur la route :

- Enfin, presque comme prévu...

Elle se tourna de trois quart vers la portière tandis que l'automobile reprenait de la vitesse après avoir laissé derrière elle les rues étroites d'un autre bourg, et colla le nez à la vitre. En réalité, rien ne s'était passé comme prévu. Loin de là. Il y avait eu cette explosion, bien plus puissante que ne l'avait prévu Rajon, et qui avait laissé inanimés sur la route les deux gendarmes en charge du transfert des prisonniers de Rennes à Pontaniou. Morts peut-être. Elle essayait de ne pas y penser. De ne pas penser au petit matin blême. Et à la lame luisante, et au sang qui gicle... Jusque-là, occupée par la responsabilité de la fuite, elle y était parvenue. Maintenant c'était moins facile.

Et puis il y avait la présence, sur la banquette arrière, du troisième passager, présentement endormi, la tête rejetée en arrière. Margot pensa à la petite halte qu'ils avaient fait une heure plus tôt, où elle avait sorti du coffre le panier à provisions qu'elle avait mis beaucoup de temps à composer avant de partir. Car elle voulait que ce premier repas soit un repas de fête. Elle était allée jusqu'à la charcuterie Cloarec, près de l'Octroi, chercher des saucisses sèches, les meilleures de la ville ; elle était passée au marché de Kerbonne où elle connaissait un vieux maraîcher qui lui avait préparé un panier de légumes ; la veille au soir, avant ses journées de congé, elle avait fait du pain dans le four de l'*Hôtel Continental*, profitant qu'étant de service du soir, elle avait à fermer les cuisines derrière elle. Et grâce à la complicité de Lejalais, le cuisinier qui s'était en secret juré de la mettre un jour dans son lit, elle avait récupéré deux bouteilles de vieux bordeaux. Alors, quand à la halte au bord d'un ruisseau elle avait sorti le panier du coffre de la Delage, elle s'était sentie soudain ridicule. Un repas d'amoureux, oui mais avec un spectateur suant et intéressé, qui avait quasiment sifflé l'une des bouteilles à lui tout seul ! D'où la raison de la présente sieste. Margot en voulait un peu à Serge. Il aurait dû être plus ferme, abandonner l'autre quelque part. Quitte à le déposer dans une gare, dans un hôtel discret, n'importe où. Mais après un conciliabule animé au bord du ruisseau, Loulou avait grimpé à nouveau dans l'automobile, et Serge, en redémarrant, s'était adressé à Margot sur un ton qu'il aurait voulu anodin :

- S'il y a un troisième passager sur ton caseyeur, tu penses que cela posera un problème ?
- Probable, car ce n'est pas ce que j'ai négocié avec le patron et...
- Alors on va le négocier.

Le ton de Serge était coupant et sans réplique. Elle ne l'avait jamais entendu lui parler ainsi. Et elle était sûre d'avoir vu un début de sourire se dessiner sur le visage fermé et impassible du gros type, maintenant affalé sur la banquette arrière.

Celui-ci parlait peu. Mais ses rares paroles créaient à chaque fois le malaise. Comme lorsqu'ils avaient reparlé de l'explosion, qui avait eu lieu là-bas, sur la petite route que le fourgon cellulaire avait emprunté du fait de la déviation sur la départementale. De son regard intense, Loulou avait soudain fixé Margot sans ciller :

- M'est avis que nos gardes-chiourmes ont bel et bien été envoyés *ad patres*. M'est avis... Mais j'espère que non. Pour toi et pour ce que tu as fait pour moi, j'espère qu'ils sont vivants. Car sinon, c'est toi qui n'est plus vivante pour longtemps, et qui est bonne pour la *Bascule à Charlot* !

La *Bascule à Charlot*. La *Veuve*. Les *Bois de Justice*. Ils étaient tous cités, les surnoms de la guillotine, avec des majuscules pompeuses à chaque mot, dans ce fameux article de l'*Ouest-Eclair*. Margot sentit, venant de très loin, une nausée la submerger.

- Serge, vite, arrête-toi cinq minutes.

Les pneus crissèrent sur la route mal bitumée. Margot sauta dans le fossé, voulant vomir, mais rien ne vint. L'air vif, qui indiquait la mer proche, lui fit du bien :

- Ce n'est rien. Je crois que c'est le bordeaux. Et la fatigue. Et la tension de ces derniers jours. Cela n'a pas été simple, de préparer tout cela.

Il l'avait prise dans ses bras. Profitant d'une intimité relative, là sur le bord du chemin, il l'embrassa enfin. Enfin ! Comme c'était bon. Depuis huit mois qu'elle dormait toutes les nuits avec le souvenir de son corps, depuis tous ces petits matins où elle se réveillait le ventre brûlant et implorant, depuis tout ce temps où elle ne l'avait plus vu, plus touché, plus parlé, sinon à travers les lettres que lui transmettait maître Urvoas, depuis qu'ils s'étaient quittés, une après-midi de décembre près du fort de Berthaume, elle avait attendu ce moment, et elle avait tout fait pour le faire arriver. Ce moment était enfin là, et elle en savourait chaque seconde, en amoureuse comblée. Le reste n'avait plus aucune espèce d'importance.

Il pleuvait.

Il pleuvait de cette bruine à la fois légère et insistante qui fait qu'au bout d'un moment l'on ne sait plus s'il pleut encore ou s'il a plu, et qu'il n'y a que la trace humide sur le vêtement pour savoir que l'on n'a pas rêvé et que le *crachin*, le fameux crachin de la ville du bout du monde, est encore là ce matin. Cet après-midi. Aujourd'hui. Demain. Après-demain. Et encore après-demain.

Serge écarta doucement le rideau de cretonne qui, installé à mi-hauteur de la fenêtre, permettait un anonymat propice sans empêcher la lumière blafarde de ce matin d'octobre de donner à la pièce juste ce qu'il fallait de luminosité pour ne pas avoir à allumer l'ampoule électrique. De l'autre côté de la rivière, à la porte Tourville, c'était l'heure de l'embauche. Il en venait de partout, à pied, à bicyclette. Des autocars déversaient en un tournemain des poignées d'ouvriers silencieux aux mouvements d'automates. Les mains dans les poches, des musettes toutes semblables en bandoulière, ils montraient patte blanche aux gardes débonnaires, se faisaient avaler par la douzaine de guérites disposées en parallèle et disparaissaient sur l'immense terre-plein, appelés à des tâches improbables. Puis soudain, comme si un signal invisible en avait donné l'ordre, comme si une instance supérieure et toute puissante en avait décidé ainsi, la place bordant les accès de l'Arsenal se retrouvait vide et silencieuse. Sauf quand un retardataire, sans se presser le moins du monde, occupait, fugitivement et à lui tout seul, l'espace abandonné un instant plus tôt par la foule compacte de ses camarades - mais le cas était rare, Serge avait noté le phénomène à trois ou quatre reprises seulement durant le mois écoulé.

La petite place était vide, et ce moment soudainement arrivé ne précédait que d'une poignée de secondes le mugissement des sirènes de l'Arsenal indiquant qu'une nouvelle journée de travail venait de commencer. Un peu plus tard, au ras des bassins ou au contraire en mouillage sur rade, d'autres sirènes leur feraient écho, en ordre dispersé et avec des tonalités à chaque fois différentes. Mais tellement reconnaissables à une oreille exercée, qui plus est bercée pendant une vie entière de ces subtilités sonores, et qui feraient dire aux retraités de la Marine en promenade matinale sur le cours Dajot : « Tiens, voilà le *Fougueux* qui va essayer ses nouvelles chaudières ; tiens, le *Duguay-Trouin* appareille déjà pour Diego-Suarez ? ; *gast*, le *Hardi* est sorti de cale sèche ! »

- Les crétins sont contents, ils sont en cage pour la journée !

La voix éraillée de Loulou Bellec fit se retourner Serge. L'autre venait d'allumer sa troisième Gitane mais depuis son réveil. Le nuage de fumée, âcre et lourd, se déploya dans la vaste pièce.

- Un crétin en cage qui se moque d'autres crétins eux aussi en cage, je trouve cela assez comique...

Avec étonnement, Serge entendit les mots qui sortaient de ses propres lèvres, comme si quelqu'un d'autre les avait prononcés. C'était la première fois qu'il exprimait à voix haute son ressentiment vis-à-vis de Loulou. Mais déjà, rouge de colère, celui-ci avait bondi, et de ses mains puissantes le serrait à la gorge :

- Qu'est-ce que tu as dit, espèce de fils de pute ? Répète un peu, pour voir !

Une voix claire et déterminée s'interposa :

- Loulou, tu arrêtes tout de suite. Tout de suite. Sinon je te casse la tête.

Margot, qui de la cuisine avait entendu l'altercation entre les deux hommes, avait jailli d'un bond :

- Lâche-le !

Il n'y avait ni menace dans la voix, ni volonté d'imposer quoi que ce soit. Il y avait pire : une froide détermination, que Loulou avait appris à reconnaître. Il obtempéra. Ayant eu le temps de la voir à l'œuvre, il était tout à fait persuadé qu'elle était capable, sans hésitation aucune, de lui balancer sur le

crâne le lourd couvercle de fonte que, tenu fermement des deux mains, elle brandissait au-dessus de sa tête.

Loulou recula, saisit sa cigarette à demi consumée, en tira une très longue bouffée, et alla se vautrer dans le fauteuil défraîchi qui faisait angle avec la fenêtre. Il regarda Serge et Margot avec une lueur de défi :

- C'est bon, c'est bon. Je me calme ! Je sais ce que tu vas encore dire, Margot. On est dans la même galère, il faut de la patience, ça va s'arranger. Mais depuis bientôt deux mois qu'on est là on n'en prend pas le chemin...

Margot parla comme pour elle :

- D'ici la fin de semaine Rajon nous aura contactés. Du moins je l'espère, car sinon...

Loulou explosa :

- Ah, encore le fameux Rajon ! Le sauveur suprême qui devait nous sortir de là ! D'abord, sa charge explosive sur la route a failli nous tuer. C'est sans doute ce qui est arrivé à nos deux gardiens, d'ailleurs... Ensuite son pêcheur de confiance, c'était un arnaqueur à la petite semaine que l'on a dû menacer pour qu'il nous embarque et finisse par nous déposer au Conquet. Chaque soir que l'on s'approchait de la côte, on se demandait si les flics n'étaient pas planqués à nous attendre... Qu'il nous ait donnés, celui-là, que ça ne m'étonnerait pas. Bref. Revenons à Rajon. Il devait nous recontacter, cette enflure. Quand déjà ?
- Il m'avait dit sans faute avant fin septembre. Qu'il lui fallait un peu de temps pour le voyage, les papiers et le reste. Qu'il fallait que les choses aient le temps de se tasser un peu...
- Cela fait plus d'un mois qu'on l'attend ! Qu'est-ce qu'il fout, cet enclé, tu peux me le dire ? Qu'est-ce que tu en sais, qu'il ne nous a pas donnés lui aussi ? Aussi bien les caves nous ont déjà localisés, et n'attendent qu'un moment favorable pour nous serrer au saut du lit !

Il jeta avec violence sa cigarette, l'écrasa du talon et se mit à taper du pied :

- J'en ai marre d'attendre ! Je n'ai pas demandé à me retrouver ici ! Fallait s'organiser mieux que cela !

Au cours des longues journées d'inaction dans le deux-pièces cuisine qu'il ne quittait pratiquement jamais, Loulou avait peu à peu réalisé qu'il aurait sans doute mieux valu pour lui, après l'explosion, rester sagement assis près du fourgon, à attendre l'arrivée de la police. Il ne l'avait pas souhaité, cette liberté imprévue et brutale, qui s'était imposée à lui et que, maintenant qu'elle ne lui convenait plus, il dénigrerait. Derrière les barreaux pendant plusieurs années pour une rixe qui avait mal tourné, il avait patiemment attendu une autre liberté, qui devait lui être très prochainement octroyée par le biais d'une libération anticipée. C'était même la raison de cet aller-retour de Pontaniou à Rennes. Au retour, le hasard des transferts pénitentiaires l'avait fait voyager dans le même fourgon que Serge. Dans un premier temps, après l'explosion, les menottes ne lui avaient pas vraiment laissé le choix, et il avait sauté hors du fourgon dans la lumière aveuglante, attaché à un autre que trois heures auparavant il ne connaissait pas. Puis quand les menottes avaient été cisailées, le goût puissant de cette liberté immédiate, les odeurs de cet été chaud et humide, le plan en apparence fort bien organisé, avec voiture de luxe et bateau attendant sur la plage, le fait que les deux gardes étaient peut-être morts et qu'il se voyait mal revenir sur les lieux expliquer qu'il n'y était pour rien, tout cela à la fois l'avait décidé à foncer droit devant. Il était ainsi, Loulou, fonctionnant toujours à l'impulsion, et passant ensuite beaucoup de temps – voire d'années de prison – à le regretter.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Serge ironisa :

- « Je n'ai pas demandé à me retrouver ici... » Hé ho ! Faut pas raconter n'importe quoi quand même ! On ne t'a pas vraiment forcé...
- J'avais le choix, avec les menottes ?

Serge avait pris de l'assurance :

- Dis-moi, Loulou, quand on a trouvé les cisailles, qui a insisté lourdement pour qu'on l'accepte, au moins jusqu'à la mer ? Qui a insisté pour qu'ensuite on le prenne sur le bateau ?

Il désigna Margot :

- Il a fallu que je bataille avec elle : elle ne voulait pas de toi. Puis avec le patron, à qui il a fallu rallonger un autre paquet de billets.
- C'est vrai, ça, que tu craches le pognon avec la même fréquence qu'un tubard en fin de course ! Ah le brave homme que tu fais. Tu veux que je te lèche les pieds ?
- Cherche pas à me provoquer, ce n'est pas le moment. Margot a raison, on est toujours sur le même bateau. Ce que j'ai fait, je l'ai fait parce qu'on t'avait mis dans le pétrin, et qu'il était normal qu'on t'aide à t'en sortir. Je comprends ton amertume, et tes réticences. A ta place,

j'aurais les mêmes. Mais question pognon, ironise pas trop, t'en as assez profité, non ? Comme l'autre jour, où tu m'as piqué une liasse entière pour aller faire la vie à Recouvrance !

- Tu veux que je te dise merci ?
- Pourquoi pas ? Oui, merci de vivre à mes crochets...
- Répète ?

La lame avait jailli au bout du bras.

- Mais arrêtez, bon sang ! Vous êtes stupides !

Margot se rua sur Loulou Bellec, lui saisit le bras :

- Loulou, tu es fou ! Tu réalises ce que tu fais, au moins ? Et toi, Serge, excuse-toi, tu n'as pas à lui parler ainsi !

L'intervention de Margot calma instantanément le jeu, chacun reconnaissant implicitement qu'il avait été trop loin. Mais ce genre de dispute était maintenant devenu presque quotidien, et les deux hommes essayaient ensuite tant bien que mal de recoller les morceaux. Sans illusion. L'attente de plus en plus pesante d'un hypothétique passage en Angleterre pour Loulou, et de faux papiers pour Serge, avait peu à peu pourri la coexistence forcée entre deux hommes que rien n'avait jamais réunis, si ce n'est une paire de menottes lors d'un trajet en fourgon cellulaire de Rennes jusqu'à ce coin de rase campagne, pas loin de Guingamp, où l'avant du fourgon avait sauté sur la charge disposée au milieu de la route grâce aux conseils de Rajon.

Il valait mieux rompre ce pesant tête-à-tête :

- Tu viens faire un tour, Serge ?
- Je prends mon bonnet et j'arrive, Margot.

Elle le regarda à la dérobée pendant qu'il passait sa vareuse. C'est vrai qu'il était méconnaissable, avec cette barbe qui avait poussé et les cheveux qu'elle lui avait teints avec une mixture assez bizarre d'aspect, mais très efficace. Elle avait fait la même chose à Loulou, et elle avait dû beaucoup se forcer pour pouvoir lui prendre la tête dans les mains et lui frictionner les mèches une à une.

Ils sortirent de l'appartement. Au fur et à mesure qu'ils descendaient les trois étages, ils percevaient de plus en plus distinctement la cacophonie habituelle des conversations du *Boit-Sans-Soif*, au rez-de-chaussée. Margot, qui autrefois trouvait son appartement trop isolé, s'en félicitait aujourd'hui : la vieille du deuxième, juste au-dessous, était sourde et à moitié aveugle, le premier étage servait d'entrepôt à l'étroit café, et l'on pouvait sortir directement par la cour de derrière, sombre à souhait, dont le seul inconvénient est qu'elle servait trop souvent à soulager les vessies des clients assoiffés du *Boit-Sans-Soif*.

- Qu'est-ce que ça pue encore, ce matin...

Ils franchirent le porche sombre qui faisait communiquer la cour avec la rue d'Armorique, et se retrouvèrent en pleine lumière. Il ne bruina plus. Jusqu'à quand ? Derrière eux, à quelques centaines de mètres à peine, ils sentaient la présence menaçante des sombres bâtiments de la prison de Pontaniou, où il aurait dû être encore.

Pensant lui faire plaisir, elle proposa :

- Si on allait jusqu'au pont ? Je crois qu'ils l'ouvrent, ce matin...

Elle chercha à lui prendre la main, mais sous le prétexte de rajuster son bonnet il l'évita.

- Si tu veux.

Au début de leur rencontre, son regard se serait animé, tant il était vrai que le spectacle toujours renouvelé du pont National, pivotant par moitié pour laisser passage aux grands navires quittant leur bassin pour la rade, l'avait toujours émerveillé. Comme un gamin, pensa Margot. Et aussitôt elle se rappela leur première rencontre, cela faisait un peu plus d'un an. Une rencontre de hasard, au bas de la rue de Siam. Et sa première impression, à elle, plutôt négative, face à ce parisien un peu m'as-tu-vu, trop sûr de lui et de son charme puisqu'il avait usé d'un prétexte éculé pour l'aborder – « On ne se serait pas déjà rencontrés ? » Et plein d'argent aussi assurément, certainement celui de ses industriels de parents - dont il avait fallu qu'il parle dès le premier quart d'heure. Margot avait accepté sans illusion, mais avec enthousiasme, sa proposition de promenade motorisée dans la ville. Car elle rêvait avant tout de grimper dans une Delage – enfin, dans une Delage où n'importe quelle autre limousine avec un moteur à la musique impressionnante et un intérieur cossu et raffiné - et de découvrir quelles sensations seraient les siennes en déambulant dans les rues de la ville à l'intérieur d'une *conduite intérieure*, elle qui n'avait jamais connu que le tramway au bruit de ferraille et aux odeurs de chairs fatiguées. Et puis voilà que, tout en bas de la rue, la sonnerie aigrette avait retenti, signalant que la circulation allait être coupée entre les deux rives de la Penfeld, et que le pont National allait une fois de plus se mettre en branle pour laisser le passage à un navire de guerre en manœuvre. Une expression complètement enfantine avait soudain illuminé le visage de Serge et gommé tout ce qu'il

renfermait d'affecté, de suffisant et de convenu. Laissant là la Delage, il l'avait prise par la main sans y penser, et le contact de sa paume avait convaincu Margot qu'à la différence de tous les autres moments précédents, où chaque initiative semblait faire partie de la stratégie d'un séducteur averti et méthodique, il n'avait cette fois rien calculé, désirant simplement lui faire partager sa joie devant ce spectacle étonnant, qu'il avait bien dû voir une dizaine de fois : le tablier métallique du pont qui tout doucement se scinde en deux dans un bruit de roulements, chaque partie pivotant à l'horizontale dans un sens opposé jusqu'à ce qu'elles se trouvent exactement parallèles ; le murmure des badauds couvert peu à peu par le bruit grandissant des chaudières du navire ; et enfin, en contrebas, le spectacle étonnant de ses superstructures semblant glisser entre les deux demi-bras tendus, tours étranges et incongrues.

Mais aujourd'hui la proposition de Margot n'eut pas d'écho. Aussi décida-t-elle d'aller jusqu'à la rue de la Porte, à l'arrêt du tram qui, après avoir grimpé avec effort la longue montée menant jusqu'à St Pierre Quilbignon, les déposa tout près du bois de Kéroual. Pendant le trajet, ils ne s'étaient pas parlé. Serge était perdu dans ses pensées, et ce n'est qu'en descendant du tram que, soudain tout joyeux, il réalisa où Margot l'avait mené :

- Tiens, le bois de Kéroual... Le bois des amoureux... Toi, tu as une idée derrière la tête... Une idée contagieuse...

Ils étaient à peine à l'abri relatif des premiers buissons qu'il l'attira à lui et l'embrassa avec fougue. Elle se coula dans ses bras, ferma les yeux, souhaitant que ce moment dure toujours. Comme à chaque fois qu'il l'attirait à elle. Comme dans la rengaine à la mode, qu'elle avait tant et tant entendu sur le phono de *l'Hôtel Continental* : « Dans les bras de mon amant / jusqu'à la fin des temps... »

Leurs bouches se séparèrent. Se collant au ventre de l'homme pour mieux faire rouler son sexe durci, elle fit semblant de se plaindre :

- Ah quand même, enfin un baiser... Cela faisait longtemps...

Longs temps, pas trop quand même, pensa-t-elle intérieurement en se souvenant qu'il l'avait prise, quelques soirs plus tôt, debout sous le porche du *Boit-Sans-Soif*. Un souvenir qui augmenta d'autant son désir. Elle inspira longuement en fermant les yeux, et sentit ses cuisses humides. Elle se colla à nouveau contre lui.

Malgré l'heure matinale, des promeneurs passaient, l'air franchement réprobateur. Ils s'enfoncèrent dans le couvert, en contrebas du chemin, jusqu'à ce qu'ils retrouvent le petit trou discret de verdure qui depuis les dernières semaines avait abrité leurs étreintes. Serge enleva son manteau, l'étendit :

- Viens !

Elle se laissa glisser sur la couche improvisée, et il lui releva la jupe très haut. Plus tard, quand elle l'attira en elle, elle lui murmura avec inquiétude :

- Fais attention, Serge, je crois que je suis dans ma période...

Quand ils se relevèrent, il ne devait pas être loin de midi.

- Viens, dit Serge qui avait retrouvé tout son allant, on va voir si le pont s'ouvre aujourd'hui.

Ils revinrent à pied. Pendant la demi-heure qu'ils mirent à rejoindre Recouvrance, il parla sans arrêt. Il avait peur d'avoir fait une bêtise. Il avait été accusé de meurtre, huit mois plus tôt. Il avait eu le tort de se trouver sur les lieux du crime au mauvais moment. Tout était contre lui. Aucun témoin à décharge. Il ne voulait pas moisir en prison. Voire finir sur la *Bascule à Charlot*. La vie était trop belle, surtout depuis qu'il l'avait rencontrée. Il avait souhaité s'évader, comme cela, sur un coup de tête. Elle lui avait fait dire je m'occupe de tout je te sortirai de là. Elle avait reçu un tas de billets de banque par l'intermédiaire de maître Urvoas, l'avocat de Serge. Elle avait quitté *l'Hôtel Continental*, le *Conti* comme on disait, où elle avait un succès fou (« Et pas des matelots, tu sais ! De jeunes et fringants officiers plein d'avenir, y'en a même un qui, une fois, avant de partir pour Mers-el-Kébir m'a demandé en mariage... Je te jure ! Quoi ? Dis-moi Serge, tu ne serais pas un peu jaloux ? ») Elle avait organisé patiemment sa libération, elle avait enrôlé Rajon, l'ancien artificier de la guerre du Rif, engagé à vingt ans et révolté à vingt-cinq, prêt à tout pour un peu d'argent. Et maintenant il se demandait s'il était plus avancé. Toute cette attente, sans but, ces sorties où il fallait toujours s'interroger sur la réelle identité de celui qui vous avait dévisagé. Il n'arrivait pas à imaginer une vie de proscrit, une vie entière à se cacher, avec sans cesse le risque de se faire prendre : « Bon sang, comment ai-je pu être aussi inconscient ? » Et puis avec quel argent ? Son pactole était presque épuisé, car à chaque stade de l'opération Margot avait dû arroser largement.

Elle l'interrompit. C'était la vie, c'était ainsi, c'était inscrit. Ils s'aimaient, non ? Alors le reste, la belle affaire ! Ils n'avaient plus d'argent ? Eh bien ils iraient faire fortune ailleurs. Le monde était plein de lieux merveilleux où se remplir les poches, dont elle avait tant entendu parler au *Conti*, quand

revenaient de leur tour du monde les fringants officiers pleins d'avenir : Saigon et la Cochinchine, les plaines de la Mitidja, les forêts de bois précieux de l'Oubangui Chari, les mines du Rio de la Plata...

Il l'interrompit :

- Oui, et aussi Cayenne, Poulo Condor, Tataouine... Des bagnes célèbres...

Arrivés dans le bas de Recouvrance, ils surent que le pont National était ouvert. Une longue cohorte d'automobiles, de camions, de charrettes à bras et de voitures à cheval stationnaient rue de la Porte, preuve que l'accès à l'autre rive était momentanément interrompu. Ils remontèrent la file, eurent le temps d'apercevoir la fin de la manœuvre et les deux bras qui, tout doucement, se tendaient l'un vers l'autre au-dessus du vide, jusqu'à s'immobiliser dans l'exact prolongement l'un de l'autre. La barrière des piétons se leva d'abord, et ils furent parmi les premiers à traverser la Penfeld. Ils s'arrêtèrent au milieu du pont. La tour Vauban se découpait sur la droite, tandis que la préfecture maritime semblait veiller sur la fourmilière qui s'activait à ses pieds. En contrebas, presque accolée au petit pont Gueydon, une frégate était amarrée, flambant neuve, encore dépourvue de ses canons.

Serge s'était accoudé à la rambarde, à nouveau perdu dans ses pensées. Margot sentit qu'elle devait lui en parler maintenant. Elle avait appris la nouvelle la veille, mais n'avait pas encore trouvé le moment propice :

- Serge ?
- Margot ?
- Je me suis renseigné auprès de mon contact. Rajon ne reviendra pas. Il s'est enfui avec le reste de l'argent.
- Qu'est-ce que tu as dit ?

Elle songea à ce qu'elle lui avait raconté tout à l'heure. Faire fortune, partir loin, tout va bien si on s'aime...

Il la croyait forte, sûre d'elle, insouciante. Elle l'était. Mais pas toujours.

- Serge, il va falloir nous débrouiller seuls.